

recueillit les deux cadavres se tenant encore étroitement embrassés, et ils furent ensevelis dans la même fosse, hors de l'enceinte du cimetière, dans un lieu solitaire ; et le pont de bois, théâtre d'une scène si tragique, fut reconstruit en pierres, tel qu'il existe aujourd'hui, et on y éleva la petite chapelle que vous apercevez, en mémoire des deux fiancés, et pour le repos de leur âme. — Là, la malheureuse Prassede, tombée en démence par suite de tant de chagrins, depuis vingt ans traînait ses jours, racontant à tous les passants sa triste vie et la déplorable fin de son fils, lorsqu'elle fut recueillie. — «omme je vous ai dit plus haut.»

## VI.

Ici finit l'histoire de l'aubergiste. Ce soir en traversant le pont, je visitai la chapelle et je vis la pierre où s'asseyait la vieille Prassede, et, au pied du petit autel, la grossière quenouille encore entourée du chanyre que filait l'infortunée. — J'y laissai l'aumône et la larme du voyageur, et je quittai ce lieu, vivement ému. En réfléchissant au récit que j'avais entendu ; — Voilà, me dis-je, suffisante matière pour tresser une lamentable nouvelle ; mais pourrai-je la raconter avec l'ingénuité de maître Giulio ?....

Et je résolus de la répéter telle que je la recueillis de sa bouche, et par respect pour mon amour-propre littéraire, et par respect pour mes lecteurs, suffisamment torturés par les modernes romans.

Telle est la nouvelle historique telle qu'on l'écrit, qu'on la comprend, qu'on l'aime en Italie ; mais tous les romanciers de la péninsule n'ont pas l'imagination splendide et la plume élégante de Félice Romani.

## LA FAUCHEUSE.

( *Traduit des Poésies de Louis Uhland.* )

« Bonjour, Marie ! Quoi ! prête de si bonne heure et déjà à l'ouvrage ! L'amour ne te rend point paresseuse, brave fille. Oui, si d'ici à trois jours tu as fauché mon pré, je ne pourrai plus longtemps te refuser mon fils unique. »

Le fermier, le riche fermier l'a donc promis ! Comme Marie sent battre son tendre cœur ! une vie nouvelle, une vie puissante parcourt ses membres. Comme elle agite sa faux ! comme elle étend le foin par terre !

Le midi brûle ; les faucheurs sont fatigués, ils cherchent la source pour se rafraîchir, l'ombre pour sommeiller ; les abeilles bourdonnantes ne cèdent cependant pas à la chaleur. Marie ne se repose pas, elle lutte d'activité avec les abeilles.

Le soleil se couche, la cloche du soir résonne ; les voisins crient : « Marie, en voilà assez pour aujourd'hui. » Les faucheurs se retirent, le berger et le troupeau s'éloignent. Marie aiguise sa faux pour recommencer.

Déjà la rosée tombe, déjà brille la lune et les étoiles, la prairie exhale une douce odeur, le rossignol chante dans le lointain. Marie n'a pas envie de raconter, n'a pas envie de se reposer un seul instant. Elle fait toujours crier sa faux, sa faux qu'elle manie avec ardeur.

Elle continue du soir au matin, du matin au soir, se nourrissant d'amour, se rafraîchissant par une céleste espérance. Le soleil se lève pour la troisième fois tout est terminé regardez Marie pleurant de joie et d'amour !

« Bonjour, Marie ! Que vois-je ? oh ! quelles laborieuses mains ! le pré fauché : je te récompenserai par un bon salaire. Mais quant au mariage... as donc pris au sérieux au sérieux une plaisanterie, fille crédule ? Ah ! que ceux qui aiment sont insensés ! »

Il dit et s'éloigne. Le cœur de la pauvre Marie se serre ; ses genoux tremblants fléchissent : on l'a trouvée dans le champ fauché, sans voix, sans sentiment sans mémoire.